

# HARANGUE

## *DU CHEVAL DE HENRI IV*

## A TOUS LES ANES DE FRANCE;

*Interrompue par un coup d'éperon du Héros qui le monte.*



# HARANGUE

## DU CHEVAL DE HENRI IV

## A TOUS LES ANES DE FRANCE;

*Interrompue par un coup d'éperon du Héros qui le monte.*

GARE! gare! Messieurs les Anes de France; fuyez le torrent désastreux qui menace vos têtes. Secouez le poids horrible qui vous a trop long temps fatigués & qui est sur le point de vous écraser. Serez-vous toujours le jouet des tyrans infâmes qui habitent au milieu de vous & qui vous accablent de leurs vexations? Quoi! des

Bluettes éphémeres ne cesseront jamais de vous séduire & de vous conduire par un chemin de fleurs artificielles dans le gouffre des calamités ? Quoi ! ce génie facile, ardent, & ce pouvoir de tout perfectionner, qui vous distinguent de tous les autres animaux, des léopards anglais, des chevaux allemands, des ours espagnols, des tigres ou des singes italiens, ne peuvent-ils vous ouvrir la route du bonheur ? Quoi ! au milieu des sottises les plus funestes, vous oserez encore prétendre aux qualités d'un Peuple aimable, social, ingénieux ? Ouvrez vos regards sur votre situation déplorable, sur l'enchaînement de vos perversités, sur la prospérité des ravisseurs que vous avez élevés au faîte des grandeurs pour en faire les instrumens du crime & de votre infortune, & que vous avez récompensés, même après qu'ils ont comblé la mesure des forfaits. Sentez une fois avec énergie votre état malheureux, & reconnaissez que votre esprit, dont l'amour-propre vous fait enor-

gueillir, n'eſt qu'un eſprit de vertige & la ſource de tous vos maux. Miſérables automates, que l'artifice fait mouvoir à ſon gré; deſtructeurs dénaturés de votre félicité, voilà vos titres; voilà ce que vous êtes. Vous ſupportez, ſans vous plaindre, le fardeau des malverſations, l'injuſte diſtribution & l'emploi criminel de ſix cents millions d'impôts annuels: vous encenſez l'orgueil impudent de l'opulence : vous vous livrez avec tranſport aux perfides ſecours de la coupable uſure, & aux manéges honteux d'un commerce agioteur : vous proſtituez à des fripons ſacrés la vénération & le culte, qui ne ſont dus qu'à la vertu bienfaiſante ou à l'Etre Suprême; au luxe & à des Nymphes vénales, l'or qui n'eſt dû qu'aux pauvres; & vous courez inſenſiblement à la perte de votre propre ſubſiſtance : vous vous traînez, ô comble d'ignominie! vous rampez, en ſouriant & en chantant, ſous la chaîne affreuſe qui vous avilit & qui vous retient dans la fange d'un malheur

volontaire ; cette chaîne odieuſe que vous craignez de rompre , à laquelle même vous ne penſez pas ſérieuſement , voilà le bât qui vous caractériſe , Anes de la plus maudite eſpèce.

Race frivole d'Eſprits folets, raſſemblez autour de moi , au centre de cette ville immenſe , la cohorte lourde & fourrée des Pédans univerſels , des Sénateurs couverts d'une grave hermine , & de tous les Orateurs ſacrés & profanes. Joignez à cette troupe ſavante celle de vos illuſtres Académies : ô la belle perſpective pour un Etre cenſé ! quels avantages innombrables pour la Société ! quels chefs-d'œuvre de Livres moraux ont été enfantés par les Anes périodiquement immortels qui compoſent ces Corps vénérables ! Vos Colléges énervent à la fois les forces du corps & du génie ; le Sanctuaire de Thémis , bien loin d'offrir un réfuge à l'innocence opprimée , préſente ſouvent un aſyle à l'injuſtice & à la fraude

un dédale obſcur de loix & de procédures fatales entoure les Défenſeurs du faible, & jette ſouvent ſur la vérité la plus frappante les ombres de la calomnie : vos Avocats ſont de noirs aboyeurs qui vomiſſent des phraſes emphatiques & des idées dépouillées même des nuances du raiſonnement. Siecle des Démoſthènes, des Cicérons, qu'êtes-vous devenus?... Hélas! ſi Fénelon, Boſſuet & Maſſillon paraiſſaient pour être les Auditeurs des Apôtres petits-maîtres qui leur ſuccèdent, qu'ils gémiraient ſur la triſte ſtérilité des Orateurs chrétiens du jour! ne prendraient-ils pas la fuite lorſque leurs oreilles ſeraient durement frappées du burleſque entortillé d'un F....; du ſtyle meſuré au compas académique d'un N....., d'un L..; des froides platitudes d'un B.., &c. Et vos Académiciens, ces grands Hommes d'un moment, ont ſans doute produit des Ouvrages propres à inſtruire & à perfectionner l'humanité. L'aveugle Béliſaire peut-il éclairer les Humains? Le ſublime Numa

Pompilius, par de petits moyens, peut-il parvenir à la réforme des Grands ?...... Si tous ces babillards illuſtrés pouvaient du moins égayer la France par les productions charmantes de l'eſprit, elle pourrait quelquefois ſe diſtraire par des tableaux riants & naturels. Mais la fin de ce ſiecle eſt le tombeau des Arts aimables qui adouciſſent dans vos loiſirs l'amertume de la miſere commune. L'ennui cruel perce à travers les variétés légeres du Français papillon; & le riche Traitant, enivré de la ſubſtance publique, s'aſſoupit au ſein de la molleſſe la plus recherchée. Avouez, en brayant, que vous êtes tous des ânes comme lui, puiſque vous ne ſavez pas être heureux. . . .

Piétons étourdis par le tumulte & le fracas de la grandeur, ſerrez-vous, ouvrez le chemin d'honneur à la ſuite pompeuſe des brillans Baudets qui, élevés ſur des charriots rapides, vous écraſeraient ſans pitié : quelle armée terrible de cavalerie s'avance!

quelle pouſſiere s'éleve autour de ces chars richement décorés ! Sans doute ce ſont des Anes d'une race plus diſtinguée, qui ont ainſi le droit de vous terraſſer ſous l'appareil inſolent de leurs richeſſes : ils ont ſans doute une force ſupérieure à la vôtre, ou leur nombre pourrait vous accabler ſi vous aviez l'audacieuſe témérité de les renverſer au milieu des débris d'une magnificence révoltante. Que dis-je ! ces animaux étranges ſont ſortis comme vous du cloaque impur d'Aneſſes cent fois plus faibles que vos mères robuſtes. Leur exiſtence ne ſe ſoutient que par le lait ſalutaire de vos Aneſſes fraîches & vigoureuſes, & par vos ſoins continuels. C'eſt vous qui les nourriſſez, c'eſt vous qui les habillez, c'eſt vous qui écartez loin d'eux les incommodités de la vie ; & vous êtes aſſez extravagans pour conſerver & pour admirer dans votre ſein trop complaiſant d'affreuſes viperes qui vous déchirent! Votre nombre ſeul ſuffirait pour anéantir cette hydre monſtrueuſe qui ſe

cache ſous le plumet, ſous la mître & ſous la robe, pour vous en impoſer. Par quelle fatalité inconcevable vingt-trois millions d'Anes, toujours exercés aux travaux les plus fatiguans, aux charges les plus onéreuſes, endurcis & renforcés par des travaux continuels, ſe laiſſent-ils dégrader, écraſer par un million de Baudets énervés & preſque mourans au ſein de la ſale volupté & de la licence effrénée? Je vous parle un peu trop durement, mes pauvres Anes: mon ſtyle eſt un peu raboteux; auſſi c'eſt le ſtyle d'un Cheval; mais penſez que l'amour du brave Ecuyer, mon maître, pour vous, ſe communique juſqu'à l'animal qui s'enorgueillit de ſon poids glorieux. Il me ſemble quelquefois partager les hommages publics que lui rendent ſur ce Pont des cœurs encore patriotiques.

Ces Courſiers ſuperbes, mes confreres, qui ſe déshonorent en portant les auteurs infâmes de vos miſeres, excitent, auſſi bien

que vous, mon indignation, & je les apostrophe souvent à ma maniere : Chevaux indignes de votre origine, pouvez-vous bien permettre que des Valets, moins vils que leurs Maîtres, vous domptent & vous préparent à traîner des Anes abominables, qui ont envahi, par des manœuvres les plus honteuses, la subsistance de leurs frères, & qui insultent encore les sots Fantassins, en étalant avec ostentation leurs dépouilles. Ah! si vous étiez inspirés comme moi, si vous aviez une étincelle du zèle héroïque qui m'enflamme, vous prendriez le mors aux dents, & vous donneriez à mon Ecuyer, au Héros bien-aimé des Français, la satisfaction de voir précipiter l'engeance Financiere, la fausse Noblesse, le vil Froc, & la Robe, dans le limon fangeux de la Seine! Voilà, Baudets infortunés, comme je harangue les Membres de ma Confrairie Equestre; prêtez donc à votre tour une oreille attentive à ma voix altiere. Jadis l'Ane de Balaam

ouvrit bien ſa bouche pour inſtruire le Peuple élu de Dieu. Souvenez-vous de l'enthouſiaſme magnanime des Soldats Français, après la mort du grand Turenne. (Qu'on place, diſaient-ils, *Pie* à notre tête ; le courſier de notre Chef, nous conduira à la victoire.) Ne dédaignez donc pas de ſuivre aujourd'hui les conſeils d'un noble Courſier, qui a eu la gloire de porter ſur ſon dos, pendant plus de cent ans, le meilleur & le plus grand des Rois. Percez aujourd'hui les ténèbres où vous avait plongés une illuſion fatale : ſortez, ſortez de cette léthargie ſtupide, qui fut toujours la cauſe de vos malheurs. Ah ! qu'il ne ſoit pas dit que ſous le regne d'un Prince ami des hommes, qu'avec des revenus qui ſurpaſſent les richeſſes des autres Nations, vous ayez toujours été entourés des fiéaux de l'indigence; ne confiez plus vos tréſors à des vils déprédateurs, égarés au ſein des débauches : prenez garde ſur-tout à la patte

de velours des chats qui portent l'aigrette ou le rabat.

Oh! malheureux Anes, quelle était votre destinée, si le Ciel ne vous avait envoyé un homme juste qui peut seul vous arracher de l'abyme profond qu'avait creusé sous vos pas le nombre effroyable de vos sottises! Que ce génie bienfaisant soit toujours assis auprès du Monarque qui a su si bien placer en lui sa confiance; qu'il soit le moteur général de l'Assemblée Auguste & imposante de la Nation, & qu'il ranime dans tous les cœurs l'amour du bien public! N'en doutez pas, Français, si vous n'aviez pas ce généreux Etranger, cet Ange tutélaire du Peuple Laboureur, vos Etats-Généraux n'auraient pas plus de succès que vos Notables; & au lieu d'enfanter une régénération immortelle, vous mettriez le comble à vos calamités; la liberté & le bonheur de la Patrie seraient à jamais anéantis par l'intérêt particulier; une poignee

de Favoris de la Fortune assouvirait son insatiable avidité dans vos champs féconds que les mains d'un Peuple infortuné auraient seules labourés, & vingt trois millions de bourriques victimes condamnées aux travaux plus douloureux que la mort, seraient réduites à dévorer d'arides chardons. Enfin vous seriez toujours des Anes.

Je vous en dirais davantage; mais le grand Henri m'a poussé un coup d'éperon dans le ventre; il va avec moi au travers des airs, se rendre auprès de Louis XVI, son digne successeur, pour lui adresser à son tour une Harangue paternelle.

---

*Note de l'Editeur.* Aussi-tôt qu'on nous aura fait part du Discours de Henri IV à Louis XVI, nous le mettrons au jour.

FIN.

